

Stephen POLLINGTON, *The Mead-hall. The feasting tradition in Anglo-Saxon England*, Hockwold-cum-Wilton, 1983, Anglo-Saxon Books, 283 p.

Le festin occupe une place fondamentale dans les représentations collectives des Anglo-Saxons : des textes tels que le poème héroïque *Beowulf* ne peuvent que nous en convaincre. L'ouvrage de Pollington, intéressant et documenté, cherche à répondre à une lacune en offrant au grand public cultivé une synthèse sur les pratiques festives des Anglo-Saxons. Il explore en particulier de façon convaincante plusieurs sujets techniques ou matériels, comme les questions de la vaisselle ou des textiles utilisés lors des festins. La lecture en est agréable, vivante et riche en anecdotes glanées au hasard des sources. Ces dernières présentent une certaine diversité, puisque l'iconographie ou l'archéologie sont aussi mobilisées à l'occasion.

Cependant, il faut insister sur le fait que l'ouvrage présente quatre défauts importants. Le premier et sans doute le plus problématique de ces défauts, est que Pollington, malgré quelques déclarations de principe, tend à considérer la période anglo-saxonne comme un tout, sans véritablement montrer les changements ayant pu intervenir durant les six siècles et demi qu'il étudie, et sans justifier, éventuellement, les permanences qu'il repère. Il utilise donc Bède, la *Bataille de Maldon* ou *Beowulf* comme autant d'exemples de l'insertion du festin dans une « éthique du *comitatus* » qui serait finalement commune à toute l'Europe du Nord, et ce jusqu'au XI^e siècle compris. Une telle idée n'est pas nouvelle, mais elle est ici considérée comme une donnée qui n'est jamais justifiée. Le second défaut concerne les sources et parallèles qu'il explore et, en filigrane, les choix qui sont les siens pour l'explication du fonctionnement des sociétés de l'Angleterre anglo-saxonne. En effet, l'auteur se concentre sur les sources vernaculaires et sur un choix de données archéologiques : ainsi, il va jusqu'à ne citer l'*Histoire ecclésiastique* de Bède le Vénérable que dans sa traduction vieil-anglaise, qui date d'un siècle et demi après la rédaction du texte latin. Certes, les sources en vieil-anglais sont très nombreuses et très utiles, mais elles sont loin de constituer la seule source de renseignements possible pour l'étude des sociétés anglo-saxonnes. D'autre part les parallèles invoqués sont exclusivement choisis dans les cultures dites « germaniques » (les parallèles scandinaves sont nombreux, mais on trouve aussi la *Germanie* de Tacite, exploitée de manière peu critique). Ainsi, l'ouvrage néglige presque entièrement les sources latines et n'évoque que très peu de parallèles choisis dans le monde franc ou dans le monde dit « celtique » (Pays de Galles, Irlande). Cette erreur n'est d'ailleurs pas seulement méthodologique : elle pose aussi des problèmes politiques et éthiques évidents, car elle suppose (à tort) que l'Angleterre anglo-saxonne est essentiellement « germanique » et ne saurait avoir été influencée par les modèles préexistants (la romanité en particulier) ou contemporains. Ceci nous amène à une troisième erreur (liée à la seconde), qui est de négliger l'insertion de l'Angleterre anglo-saxonne dans l'Occident chrétien en formation : le christianisme et ses implications, ainsi que les problèmes que peut éventuellement poser la confrontation entre ses exigences et les habitudes de populations anciennement païennes, ne sont presque pas évoqués. Là encore, le choix quasi-exclusif de sources vernaculaires et « héroïques » pousse à une « paganisation » de l'espace et de la période considérés, paganisation qui ne peut apparaître que de mauvais aloi. Enfin, et c'est là la moindre des critiques, Pollington ne s'intéresse finalement qu'à une seule catégorie sociale, celle des guerriers : le petit peuple des campagnes et surtout des villes, mais aussi les ecclésiastiques, sont quasiment absents de son étude. Ce dernier trait est assez logique puisque les sources peuvent nous attirer sur cette pente, surtout si l'on néglige les sources latines. La sociabilité alimentaire des guerriers constitue en effet un modèle pour les autres catégories sociales, et c'est elle qui est mise en avant par les textes. Mais la sociabilité des clercs, relativement bien documentée, n'est presque jamais abordée. Somme toute, l'étude de Stephen Pollington est un livre éminemment lisible, qui peut constituer une introduction à l'étude du sujet, mais qui pose trop de problèmes méthodologiques pour que l'on puisse parler d'une reconstitution authentique du festin anglo-saxon.

Alban GAUTIER